{BnF Gallica

Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Temps. 1899-02-14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

général Werder, des 4 et 6 février 1871, que je ne voulais plus d'une liberté que vous rendiez tous les jours plus illusoire, et j'ajoutais que, le jour où je pourrais m'échapper, je tirerais l'épée contre l'Allemagne.

Ainsi, après vous avoir averti deux fois, j'ai attendu chez moi qu'on vînt m'arrêter; car, en galant homme, je ne voulais rompre l'engagement qui me liait vis-à-vis de vous que du moment où vous auriez pu prendre contre moi toutes les précautions voulues.

Vous m'avez fait enfermer dans la forteresse de Boyen et vous avez publié votre ordre du jour.

Telle est la vérité.

Plusieurs de mes camarades, prisonniers comme moi à Brunswick, peuvent l'affirmer.

J'ai donc le droit de retourner contre vous la flétrissure que vous vouliez m'infliger et de dire que c'est vous qui, abusant du droit de la force et sûr à ce moment de l'impunité, avez manqué à l'honneur en me calomniant.

Que les hommes de cœur nous jugent!

Et à vous, général, de décider, après la lecture de cette lettre, si votre grandeur vous attache au rivage.

NAPOLÉON-CHARLES BONAPARTE.

Le général de Falkenstein ne releva pas ce défi.

Une seule fois, en 1874, le prince Napoléon-Charles Bonaparte toucha à la politique, pour laquelle il n'avait aucun goût. Sur l'ordre du prince impérial, chef de sa famille, il se présenta en Corse au conseil général contre le prince Napoléon. Il se réconcilia avec son cousin après la mort du prince impérial, et il fut même un des témoins de la princesse Lætitia quand elle épousa, il y a quelques années, le prince Amédée de Savoie, frère du roi d'Italie.

Depuis la mort de son frère, le cardinal Bonaparte, qu'il aimait tendrement, le prince Napoléon-Charles vivait plus retiré que jamais, à Rome, dans la villa Bonaparte. Il aimait à se rappeler son passé d'officier et il en avait même consigné certains souvenirs dans un petit livre imprimé pour ses amis et qui est des plus rares. C'était sa seule fierté et s'il avait, dans sa modestie naturelle, pensé à dicter son épitaphe, c'eût été certainement ce seul mot: Un soldat.

Notre correspondant de Rome nous télégraphie que, selon les dernières volontés du défunt prince, ses restes seront transportés en Corse et inhumés à Ajaccio. Demain les obsèques seront célébrées en forme solennelle. Le roi Humbert et le pape Léon XIII ont fait parvenir leurs condoléances à la famille Bonaparte.

La fête du drapeau

La comtesse Jean de Sabran-Pontevès a offert solennellement samedi un drapeau au comité royaliste du 19e arrondissement.

C'est à la salle Chaynes que les membres de ce comité se sont réunis pour la cérémonie de la remise de ce drapeau. Le comte Jean de Sabran-Pontevès a prononcé un discours, dont voici un passage :

Noble drapeau, que les dignes héritières du patriotisme de sainte Geneviève, de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette m'ont confié, je te salue, je te vénère et je te jure fidélité, au nom de tous, au nom de toutes, car tu es le passé et... l'avenir de la patrie française; car tu es l'âme de la France, toi qui portes, en tes plis lumineux, le ressouvenir des gloires sans pareilles de la nation des nations.

Noble drapeau, puissent tes trois couleurs, qui symbolisent historiquement le roi, le peuple et Paris, devenir une trinité sociale indissoluble, un faisceau d'affections réciproques que nulle discorde ne pourra rompre désormais, et qu'après le jour de justice — déjà à l'horizon — elles soient arc-en-ciel en l'universel et définitif apaisement des cœurs français, trop longtemps courroucés et meurtris...

Et vous, *fleurs de lys*, qui, mieux encore, résumez tous les gestes de notre race et de notre nation : *lys d'eau* des marais entourant l'antique Lutèce, et dont nos premiers rois fleurissaient leur chevelure; ensuite *lys d'or* prestigieusement portés, durant quinze siècles, par la plus illustre lignée royale qui soit sous le soleil; *fers de lance*, enfin, invincibles dans les combats pour la patrie et l'honneur.

Lys de France, lys de France, fleurs de noblesse, de majesté, de grâce et de force, sous la rosée bienfaisante de nos patriotiques larmes, ah! germez, germez de nouveau dans tous les cœurs de France!

Après le vote d'un ordre du jour, un concert a été donné, puis un bal, qui a été ouvert par le comte et par la comtesse Jean de Sabran-Pontevès.

Les dégâts du gibier

Notre correspondant nous écrit:

La manifestation contre la situation faite aux récoltants de l'Ouest par les gros propriétaires de chasse et contre les dégâts du gibier a eu lieu, hier, à la Loupe (Eure-et-Loir).

En attendant l'arrivée de M. Deschanel, président de la Chambre, M. Caillaux, député de la Sarthe, escorté des notabilités du pays, s'est rendu dans la campagne environnante et a visité les champs de blé, ravagés, bouleversés par les sangliers.

A deux heures, M. Deschanel, accompagné de M. Randoing, inspecteur général, délégué du ministère de l'agriculture, est arrivé de Paris. Il a été reçu par MM. Vinet, sénateur, Isambert, Bordier, Galpin, Lhopiteau, Caillaux, Borie, Cornet, députés, Le Chevalier, ministre plénipotentiaire, et la plupart des conseillers généraux du département.

La conférence a eu lieu immédiatement dans la grande salle des fêtes de la Loupe, où 1,200 cultivateurs étaient réunis.

M. Caillaux a tout d'abord fait un tableau de ce qu'était la chasse sous l'ancien régime, et a montré les progrès accomplis depuis lors. En termes énergiques, il s'est élevé contre les privilèges féodaux qui subsistent et qu'il faut faire disparaître.

Les cultivateurs ont contre les chasseurs un grief général qui consiste en la lenteur de la procédure et l'accumulation des frais. Les moyens d'y remédier sont une loi simplifiant la procédure et l'organisation de syndicats de défense auxquels la personnalité civile pourra être accordée.

A ce grief général, se joint un grief spécial: les sangliers sont considérés comme des animaux nomades et les propriétaires ne sont pas rendus responsables des dégâts qu'ils commettent. Pour arriver, sinon à détruire les sangliers, mais à limiter leur nombre dans les grandes forêts de l'Ouest, M. Caillaux demande qu'on accorde l'autorisation aux gardes forestiers, dans les forêts de l'Etat, de tuer les sangliers, et qu'on rende les propriétaires de chasse responsables des dégâts commis par les sangliers, sauf pour eux à faire la preuve que ces animaux sont « de passage ».

Il faut, certes, a dit l'orateur en terminant, concilier les intérêts des chasseurs et des cultivateurs, mais ceux de ces derniers doivent primer tous les autres. Les propriétaires qui veulent se livrer au plaisir de la chasse payeront. Les cultivateurs, fermes soutiens de la République, rebelles aux utopies socialistes, veulent tout au moins jouir en paix du fruit de leur labeur, sans nourrir le gibier des châtelains. Ils obtiendront cette satisfaction.

Un banquet de cinq cents couverts a suivi la conférence.

Au dessert, après un toast de M. Coignard, maire de la Loupe, au président de la Chambre, M. Randoing a reconnu le bien fondé des protestations des cultivateurs, insuffisamment protégés contre les animaux nuisibles, et a promis que le ministre prendrait les mesures préventives en attendant le vote d'une nouvelle loi.

Une ovation a été faite à M. Deschanel lorsqu'il s'est levé pour répondre aux précédents orateurs.

Après avoir excusé M. Cavaignac, retenu à Paris, il félicite de sa conférence M. Caillaux; M. Deschanel a fait allusion à la séance de vendredi à la Chambre :

Dans une assemblée aussi divisée, aussi déchirée, aussi ballottée en tous sens, je n'ai et ne veux avoir qu'un seul moyen d'assurer la dignité des débats : c'est de les diriger avec une absolue impartialité, avec une absolue probité.

Le député de Nogent-le-Rotrou s'est déclaré le défenseur acharné du paysan, « de celui qui produit ce grain de blé qui pousse dans nos sillons, ce grain d'herbe sacré qui nous donne, en même temps que le pain, la liberté de la patrie, car, maîtres de notre nourriture, nous avons, en cas de conflit, l'indépendance assurée ».

La France, a-t-il dit en terminant, a toujours été, à toutes les époques, l'apôtre de l'humanité et la servante désintéressée de la justice.

Je lève mon verre à la grandeur et à la liberté de ma patrie, à la République et à son premier magistrat, à M. Félix Faure, auquel je redis ici mon admiration et ma profonde affection.

La tempête

Une violente tempête sévit depuis samedi soir sur le littoral est et sud de l'Angleterre. Cette tempête coïncidait avec une grande marée. Aussi à Douvres les vagues déferlaient, dimanche matin, avec tant de fureur sur le quai de l'Amirauté, qu'il a fallu supprimer le service du bateau de onze heures.

Le paquebot *Nord* a dû partir sans attendre le train. A une heure, un autre bateau a réussi à embarquer le courrier et quelques passagers, mais les hôtels étaient pleins de voyageurs qui n'avaient pu se résoudre à partir.

De Portsmouth on annonce qu'un vapeur charbonnier a sombré en vue de l'île de Wight et que sur trois embarcations dans lesquelles l'équipage avait pris place une seule a pu gagner South-Sea avec le capitaine et trois hommes dont l'un s'est cassé la jambe en débarquant. On n'a pas de nouvelles des deux autres embarcations qui avaient 13 hommes à bord.

La Tamise déborde à Windsor et à Eton inondant les quais et les caves.

La marée a également causé de grands dégâts dans le pays de Galles. A Newport, la ville est inondée et, sous le choc des vagues, les murs s'écroulent. Une grande quantité de chevaux, de bestiaux et d'animaux domestiques de toutes sortes ont péri. Un habitant, en essayant de sauver des porcs, a été emporté par une lame et noyé.

Le service des chemins de fer a été en partie interrompu, la voie se trouvant sous six pieds d'eau en certains endroits.

Le *Lloyd* annonce que deux goélettes françaises, le *Bohallar* (?) et une autre, ont eu leurs ancres brisées aux îles Scilly. Le *Bohallar* (?) a sombré. Quant à l'autre, elle est partie à la dérive en pleine mer.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique

Lundi 13 février. — Une nouvelle et profonde dépression apparaît encore à l'ouest de l'Irlande. Le baromètre descend de 13 mm. à Belmullet, 6 à Brest, 5 à Biarritz, et les mauvais temps vont persister sur nos côtes, de Dunkerque à Biarritz.

Les fortes pressions se concentrent sur la Méditerranée occidentale.

Le vent souffle en tempête du sud sur la Manche et la Bretagne; il est fort du sud-ouest à Biarritz.

La mer est furieuse à Scilly, très grosse à Cherbourg, Brest, grosse à Biarritz.

Des pluies sont tombées dans le nord, le centre et l'ouest de l'Europe.

En France, on a recueilli 22 mm. d'eau à Cherbourg, 12 à Lorient, 11 à Dunkerque, 5 à Brest, 2 à Paris.

Des perturbations magnétiques ont été observées hier à Saint-Maur.

La température a baissé sur la plupart de nos régions. Ce matin, le thermomètre marquait : — 15° à Hernœand, + 8° à Paris, 13° à Alger.

On notait : + 6° au puy de Dôme, 2 à l'Aigoual, — 2° au mont Ventoux.

En France, des pluies sont probables, avec temps doux.

A Paris, hier, averses.

Moyenne d'hier, 12 février, 9°2, supérieure de 5°6 à la normale.

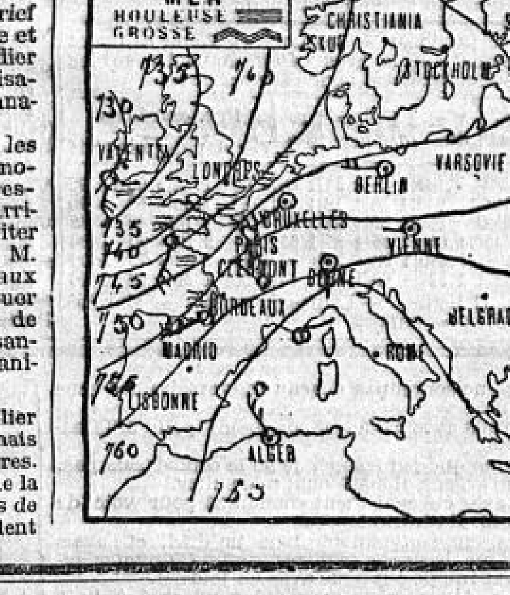
Depuis hier, midi, température maxima : + 11°5; minimum de ce matin : 8°.

A la tour Eiffel, max. : 8°8; min. : 4°1.

Baromètre, à sept heures du matin, 755 mm. 1; en baisse.

A la tour Eiffel, le vent a atteint hier la vitesse de 29 m. par seconde.

Monte-Carlo, à 8 h., + 12°; midi, + 17°. — Superbe.



Situation particulière aux ports

Manche. — Mer houleuse à Dunkerque, Calais; grosse à Boulogne; très houleuse au Havre; grosse à Cherbourg.

Océan. — Mer très grosse à Brest; très houleuse à Lorient.

Méditerranée. — Mer peu agitée à Marseille; belle à Sicié et à Nice.

Corse. — Mer belle aux îles Sanguinaires.

EN RUSSIE. — La *Petite République* raconte une mésaventure dont le professeur Huchard, membre de l'Académie de médecine, a été la victime en Russie. Voici les faits : A la fin du mois de décembre dernier, le docteur Huchard fut appelé à Odessa pour soigner un malade. Il se rendit en Russie, accompagné de son chef de clinique et descendit dans un des meilleurs hôtels. Le docteur Huchard examina son malade, puis, sa consultation terminée, il se disposa à revenir en France

Tout était prêt pour le départ, ajoute notre confrère; il avait déjà revêtu son costume de voyage et il sonna pour demander la note. Le garçon partit, mais il ne revenait plus. Le professeur, impatienté et craignant de manquer le train, sonna une seconde fois. Cette fois, le garçon vint et, tout confus, lui dit que la police venait l'arrêter. Celle-ci, en effet, ne se fit pas attendre.

— Votre nom, demanda le gendarme au représentant de la « nation amie ».

— Et le vôtre? répliqua le professeur. De quel droit forcez-vous ma porte et m'arrêtez-vous?

— Je suis officier de gendarmerie et j'agis selon mes ordres.

— Je suis le professeur Huchard.

— Je sais que vous n'êtes pas le professeur Huchard, mais l'anarchiste Suchard, et nous avons là-dessus des renseignements précis; votre compagnon est aussi un anarchiste, mais nous n'avons pas encore son nom.

— Mais vous êtes fou, c'est mon chef de clinique. Et même, si j'étais anarchiste, de quel droit m'arrêteriez-vous?

Toutes les menaces du professeur furent vaines. La gendarmerie était inébranlablement convaincue que le professeur était un anarchiste et le chef de clinique son complice. C'est à peine si on lui permit de télégraphier à Paris par l'intermédiaire du consul de France. Et ce n'est que vingt-quatre heures après, quand les réponses furent arrivées, qu'on laissa partir nos Français.

L'AFFAIRE DECRION. — Nous avons raconté que Decrion, cet ex-agent de la sûreté générale arrêté pour espionnage, avait dénoncé à la police allemande deux de nos compatriotes qu'il avait déterminé, sous de fallacieux prétextes, à lever, chez nos voisins d'outre-Rhin, des plans de forteresse et à prendre des instantanés photographiques dans certaines villes de la frontière.

Ces deux victimes de Decrion se nomment Grumer et Decocq. Ils purgent en ce moment dans les prisons allemandes la peine que leur a valu leurs actes de soi-disant espionnage.

Le dernier de ces malheureux, François Decocq, est âgé de quarante et un ans. C'était un employé laborieux et honnête, dont l'amour des voyages causa l'infortune. François Decocq, lassé de la vie sédentaire à laquelle l'obligeait son emploi de comptable chez un loueur de voitures, avait repris sa liberté au commencement de l'année dernière et s'était mis à la recherche d'un emploi de voyageur de commerce. En attendant, il s'était mis à fabriquer des articles de Paris, qu'il plaçait lui-même chez les commerçants, et à faire de la photographie. Il vivait donc heureux, prenant ses repas chez les époux Noël, concierges, rue du Havre, lorsqu'un hasard malencontreux le mit en présence de Decrion.

L'ex-agent de la sûreté générale fréquentait, en effet, chez M. Noël, sous le faux nom de René d'Arbon. Avec sa faconde et ses manières d'homme important, il était parvenu à inspirer confiance à ces braves gens, qui le croyaient fonctionnaire au ministère de l'intérieur. Le naïf Decocq s'adressa naturellement à ce fonctionnaire puissant pour avoir l'emploi rêvé de voyageur de commerce. Decrion promit de s'occuper de lui, et il tint parole.

Mme Noël, que nous avons vue, nous raconte ainsi les détails du guet-apens tendu par Decrion à son pensionnaire :

— Le 12 mai, nous dit-elle, un individu vint dire à M. Decocq qu'un monsieur l'attendait à la gare Saint-Lazare. Il s'y rendit. Je suppose qu'il y trouva Decrion, ou plutôt René d'Arbon. Quand il rentra, il n'était plus le même. On eût dit que la possession d'un secret d'Etat l'empêchait de parler. Néanmoins il nous informa qu'il partait en voyage le soir même. Nous essayâmes en vain de connaître le but de ce déplacement mystérieux. Il se contenta de me dire en partant : « Si vous ne me voyez pas revenir dans une quinzaine de jours, allez demander de mes nouvelles à la sûreté générale, au ministère de l'intérieur. »

Que lui avait dit Decrion? Je l'ignore. Le pauvre Decocq se mit en route, persuadé qu'il était chargé d'une mission importante, et Decrion le fit arrêter dès son arrivée à Metz

La sûreté générale fut mise en éveil, paraît-il, sur le compte de Decrion par une démarche que Mme Noël fit auprès de ses fonctionnaires pour avoir des nouvelles de son pensionnaire. Ceux-ci, sachant qu'aucune personne du nom de Decocq n'avait été chargée d'une mission en Allemagne, firent une enquête à ce sujet et peu à peu découvrirent les agissements de l'agent révoqué.

UN AGENT BLESSÉ. — Nous avons dit hier qu'au cours d'une bagarre qui a eu lieu à l'angle de la rue Laffitte et de la rue Lafayette, un sous-brigadier des gardiens de la paix nommé Humbert a été blessé à la cuisse d'un coup de revolver.

M. Charles Dupuy, président du conseil, ministre de l'intérieur, accompagné de MM. Jules Legrand, sous-secrétaire d'Etat, Charles Blanc, préfet de police, et Touny, directeur de la police municipale, s'est rendu, hier après midi, rue Caillé, 7, pour visiter le sous-brigadier Humbert.

Le président du conseil lui a remis la médaille d'or de 2e classe, en le félicitant du courage avec lequel il avait rempli son devoir.

INCENDIE. — *On nous télégraphie de Lille qu'hier*, à cinq heures du soir, un incendie s'est déclaré à Marcq-en-Barœul, dans deux usines contiguës qui s'étendent en profondeur de la rue de Lille au canal de la Marcq. Une d'elles, autrefois occupée par le tissage Dansette, a été transformée en raffinerie par MM. Lesaffre et Bonduelle; l'autre, séparée seulement de la première par quelques mètres, est la minoterie Catry.

Vers cinq heures, le chauffeur Muten, seul dans l'usine Lesaffre, prenait une collation près de ses machines, quand il entendit un crépitement au premier étage. Il monta précipitamment et vit le feu dans le magasin des caisses. Appelés par téléphone, les pompiers de Marcq arrivèrent, mais ne purent empêcher l'extension de l'incendie, qui, par suite d'un vent violent, gagna rapidement toute la raffinerie, puis la minoterie.

Successivement arrivèrent des pompes à vapeur de Lille, Tourcoing, de l'usine Kuhlmann, à la Madeleine, de l'usine Isaac Holden, à Croix, qui parvinrent, vers dix heures du soir, à éteindre le feu de la raffinerie Lesaffre. Il ne restait que des murs à la minoterie Catry. Les magasins de grains avaient été détruits.

Pour chacun de ces industriels, les pertes s'élèvent à 150,000 francs, soit en tout 300,000 francs, couverts par des assurances.

Cent trente ouvriers se trouvent réduits au chômage.

UNE MUTINERIE DANS UN PÉNITENCIER. — Quelques actes d'insoumission se sont produits au pénitencier du château d'Oléron. Près de trois cents disciplinaires sont internés dans cet établissement et leur révolte aurait pu avoir d'assez graves conséquences, si l'autorité n'avait pris aussitôt des mesures énergiques.

Les pompes à incendie d'Oléron ont été mises en batterie et la soumission des mutins a été ainsi vite obtenue. Les promoteurs du soulèvement ont été punis et mis en cellule.

INFORMATIONS DIVERSES

— Le premier grand bal de la saison sera donné à l'Elysée le 23 février prochain. Déjà les ouvriers ont élevé des échafaudages sur la cour d'honneur du palais pour agrandir l'antichambre qui sera transformée en vestiaires. Ils ont également couvert le perron du jardin pour en faire une galerie que décoreront les tapisseries des Gobelins qui appartiennent à la célèbre série des *Don Quichotte*.

La date du second bal n'est pas encore arrêtée.

— Mme Delcassé ne recevra pas le mardi 14 février.

— Le banquet de l'Union des anciens élèves de l'Ecole supérieure de commerce de Paris a eu lieu hier soir, sous la présidence de M. Chataigneau, vice-président de l'union, assisté de M. Masure.

M. Cousin, représentait le ministre du commerce. Parmi les assistants : MM. Siegfried, président de l'Union des associations des écoles supérieures de France, Grelley, ancien directeur de l'Ecole supérieure du commerce, Cantagrel, directeur en fonction, Rollin, sous-directeur, Pothier, Leroy, Kugelmann, Grosjean, Renouard, anciens présidents, Bouchet, secrétaire. Les écoles du Havre, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux étaient représentées à cette fête, qui a été des plus brillantes.

A l'issue du banquet, des discours ont été prononcés par MM. Chataigneau et Cousin.

L'assemblée générale a élu ensuite, suivant l'usage, son bureau pour l'année 1899. Ont été nommés : président, M. Masure; vice-présidents, MM. Chataigneau et Barbé; secrétaire, M. Bouchet.

— La Société nationale des anciens élèves des écoles d'arts et métiers a procédé, hier, au renouvellement de son bureau.

M. Mesureur, ingénieur, membre de la chambre de commerce de Paris, a été élu président en remplacement de M. Imbert.

Le soir, à l'hôtel Continental, un banquet réunissait deux cents anciens élèves, membres de la société. M. Chapelain, chef de cabinet du ministre du commerce, présidait.

Des discours ont été prononcés par MM. Chapelain, Mesureur, Imbert et Dumont, président de la Société des ingénieurs civils.

— A l'occasion des fêtes du mardi gras, exposition de mobiliers complets par milliers toujours prêts à être livrés, grand choix de machines à coudre et de cycles de toutes marques aux Grands Magasins Dufayel. Attractions variées : les Rayons X et le Cinématographe Lumière. Demain, mardi, les séances auront lieu à 2 h., 3 h., 4 h. et 5 h. Seule maison expédiant franco d'emballage dans toute la France. La clinique des rayons X est ouverte au public tous les jours de 9 h. à midi; le mercredi gratuitement.

— *Exposition de l'œuvre du graveur Clément Bellenger.* — Un groupe d'amis de Cl. Bellenger, en tête desquels MM. Cazin, Lhermitte, Dalou, Roger Marx, Jean Dolent, Lepère, Quesnel, expose, du 15 au 25 février, chez Georges Petit, l'œuvre si personnel de l'artiste regretté et les œuvres d'art, signées encore Carolus Duran, Benjamin Constant, Rodin, Baffier, D. Vierge, Delaherche, Fantin-Latour, Detaille, etc., etc., offertes en lots à la tombola organisée en faveur de la veuve et de l'enfant du graveur mort en juillet dernier.

L'entrée de cette double exposition est gratuite. On trouvera des billets de tombola (dessinés par Vierge) au prix de 1 franc, chez Georges Petit, pendant la durée de l'exposition, et en tout temps chez le trésorier, Clément Janin, 50, rue Sainte-Anne.

NÉCROLOGIE

M. Montaut, député de Seine-et-Marne, est décédé, hier soir, à Paris.

M. Montaut était âgé de soixante-quinze ans. Ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées de la Seine, ancien ingénieur au canal de Suez, il s'était fait, à la Chambre, une spécialité des questions de travaux publics. Il avait pris part au siège de Paris en qualité d'officier d'ordonnance du général Tamisier.

M. Montaut siégeait sur les bancs de la gauche radicale, et il était depuis 1885 à la Chambre où il représentait l'arrondissement de Provins.

Suivant la volonté formelle du défunt, aucune lettre spéciale et individuelle d'invitation ne sera envoyée pour ses obsèques.

L'inhumation aura lieu après-demain mercredi, 15 du courant. Les personnes qui voudraient y assister devront se réunir à la maison mortuaire, 107, avenue de Villiers, à midi précis.

M. Beautemps-Beaupré, conseiller honoraire à la cour d'appel, fils de l'ancien membre de l'Institut, est mort, hier, en son domicile, 22, rue de Vaugirard, à l'âge de soixante-quinze ans.

Les obsèques seront célébrées mercredi matin.

On nous annonce le décès de M. Eliézer Dacosta. Les obsèques auront lieu le mercredi 15 février, à neuf heures très précises. On se réunira à la maison mortuaire, 37, rue de Bellefond.

L'inhumation aura lieu au cimetière Montmartre.

Les personnes qui n'auraient pas reçu de lettre sont priées de considérer le présent avis comme une invitation.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Ont paru cette semaine :

Chez PLON. — *Thérèse Vaubecourt*, par Paul Perret (3 fr. 50).

Chez FLAMMARION. — *Le Château de Reilland*, roman, par Emma Prosbert (3 fr. 50).

Chez DELAGRAVE. — *Pensées, Souvenirs et Méditations* (3 fr.).

Chez FASQUELLE. — *Un amateur d'âmes*, par Maurice Barrès (3 fr. 50).

A la SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES. — *Disgraciée*, roman, par Amédée Delorme (3 fr. 50).

Chez CALMANN LÉVY. — *Monsieur de Folleuil*, par Gyp (3 fr. 50).

Chez RIJCKEVORSEL (25, quai des Grands-Augustins). — *Guide pratique de l'amateur électricien pour la construction de tous les appareils électriques*, par E. Keignart (5 francs).

Au MERCURE DE FRANCE. — *Œuvre de René Ghil* (2 francs). — *Stéphane Mallarmé*, par Albert Mockel. — *Les Cuirs de bœuf*, un miracle en 12 vitraux outre un prologue invectif par Georges Polti (3 fr. 50).

Chez CHAPELOT. — *Waterloo*, par Jean-Marie Saint-Julien (6 francs).

Chez CHEVALIER-MARESCQ. — *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, par Achille Luchaire (2 fr.).

Chez OLLENDORFF. — *Celles qu'on ignore*, par J. Marni (3 fr. 50). — *Demi-grand monde*, par Maurice Vaucaire (3 fr. 50).

Chez GIARD-BRIÈRE. — *Guide pratique de l'état civil, de l'assistance judiciaire et du casier judiciaire*, par Henry Fayollet, secrétaire de mairie (1 franc). — *Le Régime fiscal des successions*, par Michel Seulesco, docteur en droit (4 francs).

Chez ALCAN. — *La Tristesse contemporaine*, essai sur les grands courants moraux et intellectuels, par H. Fierens-Gevaert (2 fr. 50). — *Lettres inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte*, publiées avec les réponses de Comte et une introduction par L. Lévy-Bruhl (10 francs).

Chez BERGER-LEVRAULT. — *Jeanne d'Arc*, par le général Dragomirof. Traduction du russe (0 fr. 75). — *Sur le pont* (Autarchie), par le contre-amiral Réveillère (2 francs). — *Le Bassin du Congo*, par le commandant Klobb (1 franc).

Chez JUVEN. — *L'Année industrielle, 1898*, par Max de Nansouty (3 fr. 50).

Chez CHARLES LAVAUZELLE. — *Aide-mémoire de l'officier de marine 1899* (5 francs). — *Historique du 144e régiment d'infanterie*. — *Bulletin officiel du ministère de la guerre*. — *Règlement du 15 décembre 1898 sur le service des frais de route*, 2e édition, mise à jour au 31 janvier 1899. — *Décrets, règlements et circulaires sur l'organisation des interprètes militaires*, armée active et réserve, programme des examens.

Chez MAISONNEUVE. — *Le Concile de Nicée*, d'après les textes coptes et les diverses collections canoniques, second volume : *Dissertations critiques* (suite et fin), par Eugène Revillout (25 fr.).

Chez ARTHUR ROUSSEAU. — *L'Angleterre et la loi civile française à l'île Maurice*, par Pierre Harel, docteur en droit (5 fr.).

Chez GAUTHIER-VILLARS. — *La Photographie animée*, par Eugène Turtat, directeur du musée d'histoire naturelle de Toulouse.

A l'IMPRIMERIE DU *Petit Troyen*. — *L'Affaire Damoiseau*, par Marius Decrespe (50 cent.).

Chez ARMAND COLLIN. — *Album géographique*, par Marcel Dubois et Camille Guy, 44e livraison (0 fr. 75).

Chez HOLLIER-LAROUSSE. — *Nouveau Larousse illustré* en sept volumes, publié sous la direction de Claude Augé, 98e fascicule (0 fr. 50).

Chez HACHETTE. — *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, ouvrage commencé par M. Vivien de Saint-Martin et continué par Louis Rousselet, supplément : 13e et 14e fascicules (2 fr. 50).

LIBRAIRIE

LE MONDE MODERNE

Son numéro de février plaira particulièrement aux lecteurs du *Temps*, qui y trouveront une biographie illustrée de Francisque Sarcey. Entre 20 articles, sans parler des romans, elle est accompagnée d'une étude sur la « Muse de Montmartre » et d'une description de « Bakou », la ville du pétrole, opposition saisissante entre la vie intellectuelle et le combat sombre pour la vie elle-même.

SPORT

Courses de Pau

Le programme de la journée d'hier à Pau comprenait deux courses de haies et deux steeple-chases.

Les courses de haies ont été gagnées :

Le prix du Bois (2,000 fr., 3,200 m.), par Ravello, à M. J.-B. Prudhon (W. Cook), battant Le Halbran 2e, Chrysalide II 3e, et neuf autres concurrents; pari mutuel à l'unité de 5 fr. : 27 fr.

Le prix du Pont-Long (handicap, 5,000 fr., 3,500 m.), par Aloof, à M. Sydney Platt (Gibson), battant Rameur 2e, Le Tétrarque 3e, et six autres; pari mutuel : 28 fr.

Les steeple-chases ont été gagnés :

Le prix des Fougères (2,000 fr., 3,800 m.), par Agar, au vicomte de Bataille (Callaman), battant Grand-Seigneur 2e, Bay-Monarch 3e, Médium et Silhouette, tombée si malheureusement qu'elle s'est cassé la jambe et a dû être abattue; pari mutuel : 8 fr.

Le quatrième prix de la Société des steeple-chases de France (handicap réservé aux gentlemen, 3,000 fr., 3,500 mètres), par Aristo, à M. E. Barron (M. Cramail), battant Arana (M. Lafont) 2e, Moncontour (M. J. de la Motte) 3e, Anémone II et Barbotine, ces deux dernières tombées; pari mutuel : 16 fr.

— Après-demain, mercredi, première journée d'Auteuil. — *L. G.*

BULLETIN COMMERCIAL

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Bordeaux, 12 février.

Blés. — Affaires peu actives. Blés de pays 21 75 les 100 kil. en gare de départ.

Farines. — Affaires presque nulles, les acheteurs ne voulant pas se décider à opérer. Marques à cylindre supér. 32 50 à 33 fr.; dito premières marques 31 50 à 30 fr.; à meules premières marques 30 50 les 100 kil.

Sons et repasses. — Bonne demande avec prix fermes pour les sons. Les repasses sont moins demandées. Sons gros 14 75 à 15 fr.; ordinaires 13 50 à 13 75; Plata 13 fr. à 13 25; repasses fines 13 fr. à 13 25; ordinaires 13 25 à 13 50; Plata 12 25 à 12 50 les 100 kil.

Maïs. — Demande active, prix fermes. Cinquantini dispon. 16 50 à 16 75; dito livrable 16 25 à 16 75; Galatz disp. 15 50 à 15 75; dito livrable 15 fr. à 15 25; Danube disp. 15 fr. à 15 75; dito livrable 15 fr. à 15 25; Plata roux 15 fr. à 15 25; dito blanc 15 fr. à 15 25; Amérique bigarré livr. mars 14 40 à 14 50 les 100 kil. pris à bord.

Avoines. — Affaires rares. Prix élevés. Poitou 18 fr. à 18 25; Bretagne 17 25 à 17 50 les 100 kil.

Seigles. — Peu d'affaires. De pays 16 fr. à 16 25 les 100 k.

Orges. — Calmes. De pays 17 fr. à 17 25; Danube 16 fr. à 16 25 les 100 kil.

(Pour livraisons à Bordeaux et pour quantités d'au moins 10,000 kil.)

THÉATRES

Ce soir, lundi :

Au théâtre du Gymnase, septième spectacle d'abonnement : *Trois femmes pour un mari*, et au théâtre du Vaudeville, sixième spectacle d'abonnement, *Georgette Lemeunier*.

A l'Opéra, Mlle Grandjean chantera le rôle de dona Anna de *Don Juan*.

A la Comédie-Française, M. Barral et Mlle Marie Leconte joueront dans *Monsieur de Pourceaugnac*, les rôles du deuxième médecin grotesque et de Julie. Dans le *Barbier de Séville*, M. Barral jouera pour la première fois le rôle de Léveillé.

Aux Folies-Bergère, nouveau et dernier match entre Constant le Boucher et le champion russe Pytlasinsky.

A la Bodinière, à huit heures et demie, lundi, première représentation du *Médecin de son honneur*, drame en trois actes, adaptation en vers de Calderon, par M. Léon Paris.

— A l'Odéon, au prochain samedi dramatique et littéraire, cinq heures, la *Légende de l'aigle*, de M. Georges d'Esparbès. Causerie de M. Edmond Haraucourt.

— Le théâtre Sarah-Bernhardt annonce pour le jeudi 23 février, à deux heures, une matinée unique de *Phèdre*, avec Mme Sarah Bernhardt.

— L'Œuvre, pour son prochain spectacle, qui aura lieu samedi prochain 18 du courant, au théâtre de la Renaissance, donnera *Un ennemi du peuple*, de Henrick Ibsen. La pièce sera précédée d'une conférence de M. Laurent Tailhade.

— Le violoniste Pablo Sarasate se fera entendre dimanche, pour la première fois, au concert Lamoureux. Il exécutera le concerto en *sol* mineur de Max Bruch, et le *concertstück* en *la* majeur de Saint-Saëns.

— Demain, mardi gras, grande redoute au Casino de Paris. Programme : le nouveau ballet, la *Montagne d'aimant*; Galeman, l'homme aux chiens et aux chats savants; la première apparition du *Boomerang*. Puis deux orchestres et des sonneries de trompes. A minuit enfin, cortège lumineux et défilé des mandarins et des bayadères. Le prix d'entrée sera de trois francs seulement.

L'après-midi, en matinée, grand bal costumé pour les petits enfants avec surprises et distribution de joujoux.

— Le cirque Medrano, qui donnera, le 17 février courant, une soirée extraordinaire au bénéfice de la « Ligue fraternelle des enfants de France », prépare, à cette occasion, un programme sur lequel figure M. Gustave Gaberel, premier écuyer dresseur du cirque Renz.

— M. Dussaud, député de Genève, professeur à l'université de cette ville, a présenté hier, aux habitués de la Bodinière, la dernière invention du téléphone haut parleur, et, au moyen d'un seul téléphone installé sur la scène, on a pu entendre dans toute la Bodinière un concert donné dans le voisinage. Ensuite, M. Dussaud a fait fonctionner les appareils Ducretet pour la télégraphie sans fil, et ceux de Radiguet pour l'éclairage sans fil, puis il a projeté de superbes photographies en couleur de la maison Lumière. La causerie annoncée du savant, qui a inventé le microphonographe, si utile aux sourds, avait attiré un public d'élite.

— La Société des gens de lettres donnera le mercredi 22 février, au théâtre de la Gaîté, en matinée, sa fête annuelle de charité qui promet d'avoir cette année un éclat exceptionnel.

Cette fête de bienfaisance est placée sous le patronage d'un comité de dames patronnesses, composé de : Mmes Henry Houssaye, Alfred Duquet, Marc Mario, Raoul de Saint-Arroman, Léo Claretie, Emmanuel Rodocanachi, Jules Claretie, Henri Datin, Ernest Benjamin, Fernand Lafargue, Henri Lavedan, Jules Mary, Charles de Moüy, Jean Rameau, André Theuriet, Henri de Bornier, Albert Bataille, Robinet de Cléry, Edouard Sauvel, Jean Aicard, Alphonse Allais, Léon Barracand, René Bazin, Emile Bergerat, Emile Blavet, Robert de Bonnières, Léon de la Brière, Jacques Normand, Fernand de Rodays, Pierre Decourcelle, Emile Deschanel, Georges Duruy, Camille Flammarion, Henry Fouquier, Paul Ginisty, Stanislas Meunier, Edouard Montagne, Edouard Rod, comtesse Lydie Rostopchine, Pierre Sales, Léon Xanrof, Ernest Gay, Nelly Hager, Georges Maldague, chez qui l'on peut dès à présent se procurer des billets.

SPECTACLES DU LUNDI 13 FÉVRIER

Opéra. 8 h., Don Juan. — Mardi, relâche.
Français. 8h. »/». — M. de Pourceaugnac. — Le Barbier de Séville.
Opéra-Com. 8 h. 1/2. — La Vie de bohème.
Odéon. 8 h. 1/4. — La Tunique merveilleuse. — Les Antibel.
Vaudeville. 8 h. 3/4. — Georgette Lemeunier.
Gymnase. 8 h. 1/2. — Un fiacre à l'heure. — Trois femmes pour un mari.
Th. Sarah-Bernhardt (pl. Châtelet). 8 h. 1/2. — La Tosca.
Th. Antoine. 8 h. 3/4. — Son Petit Cœur. — L'Avenir. — Le Gendarme est sans pitié.
Porte-St-Martin. 8 h. »/». — Cyrano de Bergerac.
Variétés. 8 1/2. — Monsieur X... Voyage autour du Code.
Nouveautés. 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.
Pal.-Royal. 8 h. 1/4. — Caillette. — Chéri!
Gaîté. 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.
Châtelet. 8 h. »/». — La Poudre de Perlinpinpin.
Ambigu. 8 h. 1/2. — Le Roi des mendiants.
Bouffes-Par. 8 h. 3/4. — Véronique.
Folies-Dram. 8 1/4. Amour et Horlogerie. Folies-Revue.
Comédie-Par. — Relâche.
Cluny. 8 h. 1/2. — Un mariage aux olives. — Le Parfum.
Déjazet. 8 1/2. — L'Oncle d'Adolphe. Le Constat Poulardin.
Nouv.-Théâtre. 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.
Th. de la République. 8 h. 1/2. — Les Deux Orphelines.
Th.-Lyrique (gal. Vivienne). — Relâche.
Capucines. 9 1/4. — Folle entreprise. Galipaux. O. Dulac.
Les Mathurins. 9 1/2. Marg. Deval. Chansonniers. Revues.
Olympia. 8 1/2. — Les Sept péchés capitaux.
Funambules. 8 1/2. Une aimable lingère. La Permission.
Cas. de Paris. 8 h. 1/2. — Montagne d'aimant.
Fol.-Bergère. 8 1/2. Grandes luttes. Princesse au Sabbat.
Parisiana. 8 h. — Parisiana-Revue.
Pal. de Glace (Ch.-Elysées). — Patinage sur vraie glace.
Nouv.-Cirque. 8 1/2. La Cascade merveilleuse. Eléphants.
Cirq. d'Hiver. 8 1/2. Tél. 263-26. Grener-Sandor. Hennals.
Cirq. Medrano. 8 h. 1/2. — Miss Héliot et ses lions.

SPECTACLES DU MARDI 14 FÉVRIER

Opéra. Relâche. — Mercredi, 8 h., le Prophète.
Français. 8 h. »/». — L'Etourdi. — M. de Pourceaugnac.
Opéra-Com. 8 h. 1/2. — Carmen.
(Les autres spectacles comme lundi)

Un volume *Emailline*, description des nouveaux dentiers invisibles, sans plaques, crochets, ni ressorts, la plus belle découverte de l'art dentaire. Aucune succursale. M. ADLER, 4, RUE MEYERBEER, 4

La convalescence des maladies graves serait souvent pire que ces maladies, si l'on n'avait à sa disposition le *Vin de Peptone de Chapoteaut*, qui contient, par verre à Bordeaux, 10 grammes de viande de bœuf et permet de nourrir, sans le secours d'aucun autre aliment, les malades privés d'appétit, ou incapables de supporter la plus légère alimentation.

POUDRE ROCHER LAXATIVE DÉPURATIVE ANTI-BILIEUSE
GUÉRISON de la CONSTIPATION Le flacon de 30 doses 2f50
Bien exiger le nom du PRÉPARATEUR Guinet, Phn, 1, Rue Michel-le-Comte, PARIS.

BORDEAUX-QUINQUINA
Fabriqué par DELOR Frères, Bordeaux.
Dépôt : 21, Rue d'Antin. — Téléphone 235-81.

VIN COCA CHEVRIER Puissant Tonique. Phn, 7, Montmartre, 21

FEUILLETON DU Temps
DU 14 FEVRIER 1899

LA MUSIQUE

L'art du chef d'orchestre. — Son évolution au dix-neuvième siècle. — L'école allemande et l'école française. — M. Weingartner au Cirque d'Eté.

M. Félix Weingartner, chef d'orchestre allemand, a dirigé deux dimanches de suite le concert du Cirque d'Eté avec un succès extraordinaire et légitime. Il devient manifeste que, de tous les virtuoses, c'est le chef d'orchestre qui présentement plaît le mieux au public parisien. Les noms des grands capellmeister d'outre-Rhin, inscrits en gros caractères sur une affiche, attirent aujourd'hui plus sûrement la foule que ceux d'un pianiste célèbre, ou d'un violoniste, ou d'un chanteur. Les jours où ils remplacent au pupitre nos chefs ordinaires, les auditeurs sont trop nombreux pour les salles trop petites. Il faut s'en louer : le chef d'orchestre est sans doute le premier des virtuoses. L'instrument dont il joue est le plus vaste, le plus complexe, le plus noble, le plus *musical* qui soit. Et s'il y a parfois un peu de ridicule ou d'excès dans les enthousiasmes que lui prodiguent nos dilettantes; si l'on ne peut se défendre de trouver plaisants certains prétendus amateurs qui, notoirement incapables de distinguer un *do* d'un *ré*, ou *majeur* de *mineur*, décident souverainement des nuances les plus délicates de l'interprétation orchestrale, on doit reconnaître que l'attrait de plus en plus vif et sincère que le public éprouve pour ce genre particulier de virtuosité témoigne d'un progrès dans notre éducation musicale. Car le temps n'est pas éloigné où la venue de M. Mottl ou de M. Richter n'aurait excité à Paris qu'un intérêt médiocre, où même la masse des auditeurs aurait été parfaitement incapable de faire quelque différence entre l'interprétation de l'un et de l'autre. Le chef d'orchestre attirait peu d'attention. La plupart des gens ignoraient l'importance et la grandeur de son rôle; il est vrai qu'il l'ignorait lui-même presque aussi profondément. Et ce n'est pas seulement le goût du public qui s'est ici affiné, c'est l'art de diriger qui s'est développé et presque métamorphosé. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'étudier brièvement comment s'est accomplie cette métamorphose et de définir quelles sont aujourd'hui les qualités essentielles du chef d'orchestre. Je devrai sans doute aujourd'hui me borner à la partie historique de cette étude. Mais, quelque autre jour, l'occasion me sera sûrement offerte de l'achever et de considérer le chef d'orchestre « en soi ».

Au commencement de notre siècle, les chefs d'orchestre étaient en Allemagne, selon le témoignage et les souvenirs de Wagner, d'excellents et fermes batteurs de mesure, solidement instruits dans la tradition musicale du dix-huitième siècle, mais qui tout naturellement se trouvaient un peu déconcertés lorsqu'ils se trouvaient en présence d'œuvres modernes, d'une architecture plus complexe et d'une instrumentation plus touffue; par œuvres modernes il faut entendre non pas seulement celles de Wagner lui-même, mais la plupart des partitions de Beethoven, et particulièrement les dernières. Tout au moins ces vieux musiciens étaient-ils des chefs parfaitement sûrs, exacts et minutieux, et la direction de leur orchestre était « aussi précise et aussi puissante qu'il se peut imaginer; on voyait que tous leur obéissaient comme à des hommes qui n'entendent pas la plaisanterie et qui tiennent tous leurs gens dans la main (1) ». En France les choses allaient à peu près de même façon; seulement, comme il était juste en un pays où la symphonie n'avait pas atteint aussi haut qu'en Allemagne, le savoir technique des maîtres de chapelle était moins grand. S'ils avaient des défauts, les chefs de cette époque avaient aussi de fortes qualités; ils formaient une excellente école qui semblait devoir se développer naturellement. Par malheur, l'opéra italien survint, et, quelque opinion qu'on puisse avoir de sa valeur, il est du moins un fait incontestable, c'est que l'instrumentation italienne de ce temps fut la plus misérable, la plus plate et la plus nulle qu'on rencontre dans toute l'histoire de l'art. La faveur du public imposa rapidement ces opéras dans tous les théâtres. Les vieux chefs qu'ennuyait et que rebutait l'obligation de diriger cet orchestre indigent et creux, cette musique asservie aux voix des chanteurs, cédèrent peu à peu la place à des gens moins graves, moins convaincus, parfaitement dépourvus de mérites et dont tout le savoir allait jusqu'à accompagner les vocalises d'une cantatrice, ou bien encore jusqu'à composer pour elle des points d'orgue à grand effet. Cependant, en France Berlioz, en Allemagne Wagner, écrivaient des ouvrages dont l'interprétation, malaisée même pour les *capellmeister* de l'ancienne école, était simplement impossible pour ceux de la nouvelle. L'un et l'autre en firent plus d'une fois la déplorable expérience. On remplirait un volume du récit des démêlés que l'auteur de *Lohengrin* et celui de la *Damnation* eurent avec des chefs incapables ou malveillants. Car ces musiciens insuffisants, aux prises avec des partitions trop difficiles pour eux, ne se contentaient pas toujours de les exécuter selon leurs moyens et leurs connaissances, médiocrement, mais de *bonne foi*; il leur arrivait souvent d'y porter de la mauvaise volonté et de la perfidie, de s'efforcer, par des fautes préméditées, de rendre incompréhensibles les œuvres qu'ils devaient présenter au public. Et Berlioz constate qu'en pareil cas le nombre des connaisseurs est si restreint que l'on n'attribue jamais le désastre à son véritable auteur; on dit : « Les chœurs sont détestables, l'orchestre n'a pas d'aplomb, l'harmonie est confuse, l'auteur ne sait pas son métier... Mais le mauvais chef d'orchestre trône, avec tout le calme d'une mauvaise conscience, dans sa scélératesse et son ineptie » (1). Ce fut assurément l'époque la plus néfaste pour l'exécution des œuvres symphoniques et des opéras dans lesquels l'harmonie et l'instrumentation tiennent une place importante.

Mais graduellement, à mesure que diminuait l'enthousiaste engouement dont toute l'Europe avait été possédée pour l'art italien, on revenait à de plus saines doctrines et à de meilleures pratiques. La France mit longtemps à s'amender. Il n'existait alors chez nous qu'un seul orchestre digne de mention : celui du Conservatoire, dirigé par Habeneck, sur qui Wagner et Berlioz ont émis à diverses reprises des jugements peu enthousiastes, mais qui, soit à force de travail et d'opiniâtreté, soit grâce à l'excellente qualité des artistes qu'il conduisait, parvenait ordinairement à des exécutions fort remarquables. Cette unique société ne suffisait pas à faire l'éducation du public. On s'en rendra compte pour peu que l'on se rappelle comment Pasdeloup — que l'on ne peut trop louer pour les services par lui rendus à la musique française, mais dont les exécutions furent parfois presque comiques à force d'inexactitude et de fantaisie — parut à presque tout le monde, il y a vingt-cinq ans, un chef d'orchestre fort satisfaisant. Ce furent pourtant les tentatives de Pasdeloup qui causèrent enfin un progrès dans nos orchestres; c'est grâce à lui que le goût et le sens de la musique symphonique se répandirent peu à peu dans un public de plus en plus nombreux et de plus en plus instruit. Des sociétés rivales furent fondées, où l'interprétation devint fidèle et soigneuse : et ce sont celles que nous possédons aujourd'hui.

En Allemagne, Mendelssohn, l'un des premiers, forma autour de lui une véritable école de chefs d'orchestre. Wagner, qui n'aimait point leur manière de diriger, les dépeint comme des musiciens instruits, élégants, souples, familiers avec la complexité de l'instrumentation moderne, mais superficiels et tout à fait dénués d'énergie et d'ardeur. Toutefois, de son propre avis, ils ont exercé une bonne influence sur les orchestres... Mais la rénovation de l'art de diriger a eu pour principal auteur Richard Wagner lui-même. L'étude approfondie et passionnée qu'il avait faite des partitions des maîtres lui avait dès sa jeunesse démontré la nécessité de les exécuter tout autrement qu'il ne l'entendait faire par des chefs et des orchestres routiniers. Il a conté quel découragement et quel désespoir presque lui inspiraient certaines auditions de ses chefs-d'œuvre préférés, audition où il ne retrouvait rien de ce qui le ravissait à la lecture de la partition. Il en vint, inspiré par son instinct et son sens musical, aidé aussi par les souvenirs et les traditions de divers artistes contemporains de Beethoven, à se composer une interprétation mûrement réfléchie des symphonies, ainsi qu'à constituer une méthode pour l'exécution orchestrale. Il eut la bonne fortune de pouvoir réunir autour de lui dans une commune admiration, des hommes tels que Hans de Bülow, Hans Richter, Hermann Lévi ou Félix Mottl; il leur fit aisément partager ses idées, adopter ses principes. Et l'école des chefs d'orchestre allemands est véritablement l'œuvre de Wagner.

Il va de soi qu'une école formée selon ces doctrines et cet esprit doit s'écarter en beaucoup de points de la nôtre. S'il existe dans l'interprétation de nos divers chefs d'orchestre des différences naturelles, causées par la différence de leurs talents ou de leurs tempéraments, leur façon de diriger les œuvres classiques est pourtant presque pareille dans les grands traits et les lignes essentielles. Ils ont les mêmes mouvements à peu près et les mêmes nuances; ils comprennent les morceaux de la même façon; ils y voient, ils nous y font voir les mêmes choses... Ce qui distingue, au contraire, de prime abord, les capellmeister allemands de leurs émules français, c'est qu'ils sont, bien plus activement que ceux-ci, les collaborateurs des maîtres qu'ils interprètent. Nos chefs d'orchestre ont une tendance naturelle, et fortifiée par la tradition, à jouer les classiques « tout droit » et sans beaucoup de recherche. L'impression que causent d'ordinaire les Allemands est toute différente. Ils ont manifestement étudié la partition d'une tout autre sorte; ils se sont efforcés de retrouver la pensée même du compositeur, la forme et la suite de ses idées, de découvrir et de révéler ses moindres intentions; ils composent pour ainsi dire une seconde fois les morceaux qu'ils dirigent; et leur exécution paraît plus préméditée et plus voulue que celle de nos chefs d'orchestre. Parfois ils vont trop loin dans cette voie; ils poussent la recherche et le souci des nuances jusqu'à la manière et à l'affectation; nous en avons vu récemment des exemples.

M. Félix Weingartner appartient, comme M. Richard Strauss, qu'il a remplacé au pupitre du cirque d'Eté, à la deuxième génération de ces capellmeister selon l'esprit wagnérien; et c'est assurément l'un des meilleurs chefs que l'Allemagne ait produits. Il ne mérite aucun de ces reproches d'affectation ou de maniérisme auxquels se sont exposés certains de ses rivaux; son interprétation, si raffinée, si ingénieuse, si pénétrante qu'elle soit, demeure simple et ferme, et, bien loin d'altérer les œuvres, a pour première qualité d'en rendre tout le sens et le caractère vrai. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entendu conduire aucune œuvre de Mozart avec un sentiment plus juste et plus délicat, des nuances plus fines et plus expressives qu'il n'a fait, il y a huit jours, de la Symphonie en *mi* bémol : il a exprimé toute la grâce et les charmes de l'*andante*, toute la légèreté du *menuet*, toute l'animation du finale, que Wagner estimait un des plus saisissants parmi les morceaux dont le mouvement rythmique est l'élément essentiel et qu'il comparait au finale de la Symphonie en *la* de Beethoven. Ce furent une joie et une surprise charmante, pour ceux qui aiment le maître de *Don Juan*, de l'entendre ainsi interpréter, traduire et pour ainsi dire ressusciter.

Hier, l'interprétation de la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven ne fut pas moins intéressante ni moins belle. On ne peut diriger le premier mouvement avec plus d'ampleur à la fois et de passion; ni mieux faire comprendre la majestueuse tristesse de l'*andante*. Et, dans le dernier morceau, la fameuse transition du *scherzo* au *finale* a produit tout son effet de mystère, et l'explosion de la fanfare a été « foudroyante », ainsi que le voulait Berlioz. L'ouverture d'*Euryanthe* a été exécutée comme seul jusqu'ici M. Nikisch avait à Paris exécuté Weber. Et peut-être l'interprétation de M. Weingartner est-elle meilleure encore, aussi chaleureuse, aussi romantique, et sans nulle préciosité... M. Weingartner, comme la plupart des chefs allemands, dirige par cœur, agissant ainsi sur ses musiciens à la fois par le geste et par le regard : il n'est pas d'action plus forte, plus prompte, plus précise et plus impérieuse que la sienne, et le résultat qu'il obtient est un puissant argument en faveur de cette façon de conduire. On ne voit que bien peu de rivaux à opposer aujourd'hui à ce jeune chef d'orchestre, et le seul maître qu'on lui puisse trouver est M. Hans Richter.

M. Weingartner, on le sait, est compositeur en même temps que capellmeister. L'an dernier il avait soumis aux Parisiens un poème symphonique intitulé le *Roi Lear*; c'est encore un poème symphonique qu'il nous a fait connaître hier. Le *Séjour des bienheureux* est inspiré par un tableau de M. Bœcklin : « Nous sommes au matin d'un jour bienheureux... Des jeunes gens et des jeunes filles s'approchent du rivage en rondes joyeuses. La gaieté et la joie règnent de toutes parts... Peu à peu, nous nous éloignons du rivage... Nous sommes arrivés dans le sanctuaire et nous apercevons des élus aux visages transfigurés... Puis nous voici revenus près de la mer bleue... Mais un brouillard semble s'élever. Déjà, nous ne distinguons plus rien clairement. Un faible écho de la danse, un souffle, tout disparaît, et nous nous réveillons de notre rêve... » Je ne puis vous dire combien me laisse indifférent cette littérature, que je transcris du programme, afin que vous sachiez où le compositeur a puisé son inspiration.

La musique, par bonheur, est de beaucoup préférable, encore que les thèmes y manquent un peu de relief. Elle est habilement construite et développée, pleine d'heureux détails, de fines modulations et de charmants effets de timbres; et l'impression qu'elle laisse est vraiment fort poétique... Avec le *Séjour des Bienheureux*, M. Weingartner nous a révélé une version de l'*Invitation à la valse* de Weber, qu'il a lui-même instrumentée. Quelques personnes des galeries supérieures ont éprouvé le besoin de crier : « Berlioz! Berlioz! » comme pour dénier à M. Weingartner le droit d'orchestrer ce morceau après l'auteur des *Troyens*. Ces personnes auraient sans doute beaucoup de peine à expliquer leur pensée; d'autant plus que M. Weingartner a fait en vérité tout autre chose que Berlioz. Il a non seulement orchestré l'*Invitation*, il l'a *arrangée*, en traitant en contrepoint tous les thèmes, y mêlant, çà et là, des fantaisies assez étonnantes, en particulier des effets de harpes que Weber n'avait assurément pas prévus, et lui donnant en somme un caractère comique qui la fait ressembler à une page de Chabrier. Le morceau a été bissé avec grand enthousiasme : je dois convenir qu'une seule audition m'avait suffi.

... Au début de cet article, il m'est advenu d'écrire que le public parisien avait fait des progrès sensibles et qu'il avait aujourd'hui de l'interprétation par l'orchestre une intelligence qui lui manquait autrefois. Je crains maintenant que cette bonne opinion ne soit exagérée. Car hier, au cirque d'Eté, j'ai entendu un père dire à son fils, en guise d'admonition instructive : « Et la perfection de cet orchestre est d'autant plus admirable qu'aujourd'hui, je ne sais pourquoi, il est dirigé par un remplaçant... » Non, le goût du public n'est pas aussi formé que je vous l'ai dit : décidément, j'exagérais.

PIERRE LALO.

1) Wagner. *L'art de diriger l'orchestre*, publié par la *Revue internationale de musique*.

(1) Berlioz. *Traité d'instrumentation.*

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France